

HOMÉLIE 7

Prononcée dans l'église de Sainte-Anastasia.



1. Peu nombreuse est notre réunion, mais grande en est la ferveur; la réunion n'est donc pas petite. Nous ne cherchons pas la multitude des corps, nous demandons une âme bien disposée, une intelligence active, un auditeur s'élevant au-dessus des choses de la vie présente. Qu'il y en ait un de tel, et c'est assez pour celui qui parle. La Samaritaine était une femme pauvre, impure, étrangère; et cependant le souverain Maître de l'univers la jugea digne d'entendre un de ses plus longs discours. Il passait souvent au milieu des peuples de la Judée sans leur adresser la parole ou ne leur parlant qu'en figures; et le voilà s'entretenant avec une femme barbare, qui pour la sixième fois était engagée dans un commerce illégitime; il avait à dessein envoyé les disciples acheter des provisions, pour que leur présence n'éloignât pas celle qu'il voulait sauver. Telle était la sollicitude du Seigneur pour une âme seule, pourvu qu'il rencontrât en elle le désir de recueillir ses enseignements; ce qui ne manquait pas à cette étrangère. Aussi, de courtisane devint-elle évangéliste, puisqu'elle s'en allait, après avoir entendu l'exposé de cette doctrine disant partout et criant : «Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce pas le Christ ?» (Jn 4,29) Et dans le fait il avait dévoilé sa conduite, il avait mis à jour ses péchés : «Vous avez en cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari.» Ce reproche, loin de la repousser, n'avait fait que la convaincre et la gagner à ce nouveau docteur. Telles sont les âmes généreuses : ce qui choque les autres, les ramène au bien. Si cette courtisane avait joint l'impudence au désordre, ces

réprimandes l'eussent irrité, elle n'en eût éprouvé que de la répulsion et de la colère. Celle-ci n'en est que plus attachée à celui qui l'instruit et l'accuse; elle lui pose des questions plus élevées, et lui dit : «Je vois que vous êtes un prophète;» la science qu'il a de ses iniquités lui ouvrant les yeux, excite son admiration, stimule son désir d'apprendre. Tout cela nous montre une âme aspirant à la saine philosophie. Elle n'interroge pas sur les intérêts terrestres, sur les moyens de s'enrichir ou d'avoir une santé parfaite, ou d'échapper à la pauvreté, bien que la sienne fût extrême. Elle interroge sur les lois sacrées, sur les exemples et la religion des ancêtres : «Nos pères ont adoré sur cette montagne; et comment dites-vous que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer ?» (Ibid., 20) Et dès le début elle manifeste la même préoccupation : «Comment me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ?» (Ibid., 9) C'est à ce point que son âme est vigilante et prend le chemin du salut. Voilà pourquoi celui qui connaît le secret des cœurs, ayant sous la main une terre fertile, l'ensemence largement, relevant ainsi par degrés cette existence flétrie.

Je vous ai dit toutes ces choses pour vous montrer que notre réunion est loin d'être sans importance. Si, dans l'occasion que j'ai retracée, une femme constitua seule tout un auditoire, combien plus, ayant devant nous et les yeux fixés sur nous tant d'hommes et de femmes sollicitant notre exhortation, devons-nous leur parler sans découragement, avec notre ardeur ordinaire. Si le Seigneur des anges, devant qui tremblent les chérubins, n'a pas refusé d'instruire une courtisane, quoiqu'elle fût seule à l'écouter, quel moyen de justification, quelle excuse aurions-nous si nous dédaignons une telle assemblée ? Allons, et dressons encore pour vous la table accoutumée, plaçons les coupes, versons le vin spirituel, procédons à notre banquet céleste. Ces mets ne surchargent pas le corps, mais entretiennent l'âme; ce vin ne jette pas l'auditeur dans le délire, mais plutôt dissipe l'ivresse et fortifie la raison. La nature de cette table est telle qu'elle peut nous tenir lieu d'une vraie panoplie. Nous avons aussi besoin d'armes, étant en guerre chaque jour, non contre les hommes nos congénères, mais bien contre les puissances invisibles, contre les phalanges des démons, plus impitoyables que tous leurs ennemis, contre le tyran que rien ne saurait apaiser, qui lutte contre nous d'une manière infatigable, sans se montrer, sans nous prévenir, en lançant ses traits dans l'ombre. Cette guerre, le bienheureux Paul, ce capitaine de l'univers, nous la retraçait d'avance, en s'écriant : «Du reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur, retrempez-vous dans sa puissance;» (Ep 6,10) puis aussi : «Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les chefs des ténèbres de ce siècle.» (Ibid., 12)

2. Voyez-vous comme il excite le courage des soldats, comme il relève leur intelligence, de quelles armes il les munit, comme il exclut la négligence et la crainte ? C'est par là surtout que les armées se dissolvent dans la guerre : ou bien en se laissant frapper de terreur, en perdant dès lors tout courage; ou bien en tombant dans l'inertie, ce qui permet aux ennemis de les surprendre. En effet, celui qui ressent une frayeur exagérée n'est pas propre à la guerre, cette défaillance faisant de lui une proie trop facile; ni l'homme courageux ne pourra non plus vaincre, si l'excès de la confiance lui fait négliger les précautions voulues. Redressant ces deux travers, Paul les dispose au combat et les prémunit contre la négligence en décrivant les forces des ennemis; il les arme en même temps de courage et de confiance, en mettant sous leurs yeux la puissance du Christ, notre chef dans de telles guerres. Comme un habile général organise son armée, il chasse de l'âme des fidèles les passions qui en détruisent l'énergie, il leur prodigue les témoignages de sa charité, il rappelle à lui ceux qui s'en sont éloignés par leur conduite, il rétablit l'union par le nom même qu'il leur donne : «Du reste, mes frères.» (Ep 6,10)

L'Apôtre nous témoigne un plus grand amour que ne le pourraient ceux qui sont nés de la même mère; il porte l'univers dans son cœur; sa charité ne connaît pas de bornes; et ce n'est pas dans le calme seulement, c'est encore dans les périls qu'elle éclate. Quand il habitait les prisons, n'ayant que la mort en perspective, courant toujours les derniers dangers, il avait le plus grand soin de ses disciples, il leur écrivait souvent du fond des cachots avec une main liée, chargée de chaînes. En face du tribunal, sur le point de subir le supplice, d'être conduit à la mort, selon la pensée manifeste des juges, il oublie tout; tout disparaît, la crainte, le danger, les menaces, la mort, les tortures, les châtiments, les bourreaux, la colère des princes, les machinations des ennemis, les coups comme les injures; les fidèles sont présents à sa pensée, au milieu de ces épreuves; tant son âme est dégagée des liens du corps, et, quoique vivant encore dans la chair, s'élève déjà dans l'abside des cieus, agissant sur la terre comme si sa demeure était fixée là-haut. Pour vous convaincre que je ne parle ni par adulation, ni par hyperbole, écoutez Paul disant lui-même : «Il est juste que tels soient mes sentiments envers

vous, puisque je vous ai tous dans mon cœur.» (Phil 1,7) C'est peu de chose encore, si nous le comparons à ce qui suit; ou plutôt c'est beaucoup, mais ce qu'il va dire est tout autrement remarquable. Après ces mots : «Je vous ai tous dans mon cœur,» il ajoute : «Et dans mes chaînes, et dans ma justification, et dans l'affermissement de l'Evangile.» Vous le voyez, ils ne sortent jamais de sa pensée. Si la prison, les tribunaux et les chaînes ne pouvaient pas altérer sa mémoire, bien moins le pouvaient des temps calmes et sereins. «Je vous ai tous dans mon cœur.» Suivez la progression de ce langage : C'est beaucoup d'avoir quelqu'un dans son cœur, c'est plus de l'avoir dans ses chaînes, bien plus encore de l'identifier avec soi dans sa justification et dans l'affermissement de l'Evangile.

Ceci me paraît une allusion à ce qui s'est passé lorsqu'on le traînait devant les juges et qu'il courait les derniers dangers. Dans cette situation, dit-il, je ne pensais pas précisément aux moyens de me soustraire à ces terribles menaces et de rompre les trames ourdies contre moi; je goûtais une joie pure dans le souvenir de votre charité, je m'entretenais avec vous, malgré notre éloignement. Ni cet éloignement même, ni le tumulte des occupations, ni l'immensité des périls, ni l'hostilité des magistrats, ni l'insurrection des peuples, ni la vue prochaine de la mort, ni les glaives nus, ni le nombre des bourreaux, ni rien de semblable n'a pu me faire perdre votre souvenir. Il n'est pas de puissance comparable à celle de la charité, rien ne monte plus haut, elle vole au-dessus des traits qu'on lui lance, au-dessus des filets tendus par le démon; s'élevant à la cime des cieux, elle dédaigne tout sur la terre. Comme un vent impétueux dissipe une poussière importune, la force de la charité repousse tous les assauts des passions. C'est ce qui se réalisa dans l'Apôtre; ce fut toujours une consolation suffisante pour lui que le salut et le souvenir de ceux qu'il aimait. Que signifie cette parole : «Dans l'affermissement de l'Evangile ?» Ce n'est qu'une parole, en effet; mais elle renferme un immense océan de pensées. J'essaierai de vous en donner la signification et de la scruter dans tous les sens. C'est une pierre précieuse que la parole de Dieu, elle rayonne de toute part, non par son étendue, mais par la force concentrée dans sa brièveté. Elevez vos âmes, et vous verrez quel trésor s'offre à nous dans cette parole.

3. Qu'est-ce donc que l'affermissement de l'Evangile, et quel est l'affermissement dont il parle ? Pourquoi cette proposition quand il s'agit de tribunaux, de prisons et de chaînes ? Il faut reprendre le discours de plus haut, si nous voulons que la doctrine soit plus claire. Quand la parole évangélique était semée, le monde se trouvait dans un complet désordre, dans une étrange perturbation. Onze hommes seuls venaient attaquer l'univers, déracinant les antiques usages, dissipant les vieilles erreurs, renversant les lois des pères, des aïeux, des ancêtres les plus reculés, ébranlant et changeant les mœurs publiques, parlant librement contre tous, philosophes et rhéteurs, princes et juges, monarques et sujets, esclaves et maîtres, agriculteurs et navigateurs; terrible guerre qui s'allumait alors, tout, comme je l'ai déjà dit, était plein de tumulte : de toute part les précipices, de toute part les écueils. La mer furieuse et sillonnée par des vents contraires n'est pas agitée comme l'était le monde dans ce bouleversement des mœurs anciennes, depuis si longtemps enracinées. Ce n'était pas une cité seule, ni deux, ni trois; c'était la terre entière qui s'ébranlait ainsi par le contre-coup de cette nouvelle doctrine que personne n'avait auparavant entendue. De là cette lutte implacable que tous leur livraient; la division était dans les familles, on méconnaissait les liens du sang. La prédication progressant d'heure en heure et faisant de nombreuses conquêtes, excitait la fureur de ceux qui n'avaient pas reçu la divine parole : le père repoussait le fils, l'homme méprisait la femme, les maîtres luttaient contre les esclaves, les princes contre les sujets. Pas de guerre civile comparable à celle-là, si toutefois on peut l'appeler une guerre, et non un plus redoutable fléau.

Dans les guerres ordinaires, on est également armé de part et d'autre, les deux ennemis frappent et sont frappés. Ici rien de semblable : les uns faisaient librement la guerre, les autres recevaient seulement les coups; car ces derniers ne devaient point frapper, ni se venger de leurs adversaires. Leur chef l'avait ainsi prescrit : «Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes.» (Mt 10,16) En leur disant ces paroles, non seulement il leur défendait de recourir à la vengeance, mais encore il leur ordonnait d'aller au-devant des injures et des mépris. En effet, les mettre dans l'obligation de présenter l'autre joue, de s'en aller au milieu des loups comme des brebis sans défense, ce n'était pas autre chose que leur assigner le rôle de victimes, afin que le trophée devint plus éclatant. Et de quelle manière ? En ce qu'ils ont vaincu l'univers, n'étant que onze; et cela, par la souffrance plutôt que par l'action, en recevant les coups, et non en les portant, entourés d'embûches et n'en dressant jamais, frappés de verges et ne frappant pas, proscrits et ne proscrivant pas, persécutés et ne

persécutant pas, mis à mort et ne la donnant pas : comme des brebis destinées à être égorgées, ils ramenaient cependant à la douceur des brebis tous les loups de la terre, les furieux, des hommes qui De respiraient que le meurtre, et dont la férocité l'emportait sur celle des animaux sauvages.

A mesure donc que se répandaient la parole évangélique et la véritable piété, de toute part s'allumaient les feux, les colères, les guerres, non seulement contre les docteurs, mais encore contre les disciples. Sitôt que quelqu'un avait embrassé la foi, tous le regardaient comme un ennemi commun, il était chassé de sa patrie, jeté sur une terre étrangère, dépouillé de ses biens, de sa liberté même, et souvent il courait risque de la vie. La nature n'exerçait plus alors son empire; les enfants étaient repoussés comme je viens de le dire, les frères et les autres parents étaient rangés au nombre des ennemis, et les disciples souffraient des maux intolérables, en même temps que ceux qui les avaient instruits. C'est ce que Paul manifeste en ces termes : «Souvenez-vous des premiers jours, pendant lesquels, venant de recevoir la lumière, vous avez soutenu le grand combat de toutes les souffrances; d'une part accablés d'opprobres et de tribulations, au point d'être un objet d'étonnement; de l'autre, participant volontiers aux épreuves de ceux qui se trouvaient dans le même état. Vous avez, en effet, soulagé par votre compassion le poids des chaînes, supporté avec joie l'enlèvement de vos biens, sachant que vous aviez dans les cieus une richesse meilleure et permanente.» (Heb 10,32-34) Il disait encore, écrivant aux Thessaloniens : «Pour vous, frères, vous êtes devenus les imitateurs des Eglises qui sont dans la Judée; car vous avez souffert de la part de vos compatriotes ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs; lesquels ont mis à mort le Seigneur, nous ont persécutés, sont en lutte avec tous les hommes.» (I Th 2,14-15)

Il disait aussi dans sa lettre aux Galates : «C'est donc en vain que vous avez souffert tant de maux, si toutefois c'est en vain.» (Gal 3,4) En venant à ce qu'il a souffert lui-même, il s'exprime ainsi : «Sans cesse dans les tribulations, dans les angoisses, dans les prisons, dans les labeurs, les veilles, la faim, la soif et la nudité.» (II Cor 6 passim.) Il avait déjà dit : «J'ai reçu trente-neuf coups, j'ai trois fois été frappé de verges, une fois lapidé, plongé dans le fond de la mer une nuit et un jour; périls dans les flots, périls de la part des voleurs, périls du côté de ma nation, périls dans la solitude.» (I Cor 11,24-26) Écoutons encore : «Les charges pressantes de chaque jour, la sollicitude de toutes les Eglises ... Le préfet du roi Arétas, à qui la ville de Damas était confiée, voulait s'emparer de moi; mais les frères m'ont fait descendre par une fenêtre le long du mur dans une corbeille, et j'ai de la sorte échappé de ses mains.» (I Cor 11,28, et seq.) Ailleurs il dit encore : «Nous avons été regardés comme des brebis qui doivent être égorgées.» (Rom 8,36) Enfin; voici comment il s'exprime dans une autre épître : «Que Dieu répande sa miséricorde sur la famille d'Onésiphore; car elle n'a pas rougi de mes fers, et, s'étant transportée à Rome, elle m'a cherché avec une tendre sollicitude et m'a trouvé.» (II Tim 1,16-17)

4. Faut-il parler aussi des faux apôtres et des faux frères, de tant d'assauts multiples et divers ? Les supplices et les mauvais traitements n'étaient pas les seuls moyens mis en œuvre; à cela s'ajoutaient les artifices des rhéteurs et les raisonnements des philosophes. Encore n'était-ce pas là les seuls ennemis, les hommes les plus vulgaires dirigeaient contre l'Eglise d'incessantes machinations. L'Apôtre le fait entendre quand il dit : Alexandre, le fondateur d'airain, m'a causé bien des maux; fuyez-le vous aussi; car il a fait une violente opposition à nos paroles.» (II Tim 4,14-15) De même que la mer n'est jamais exempte de vagues, de même l'âme de Paul était toujours accablée d'épreuves, de périls quotidiens, au dedans comme au dehors, par les discours et les actes, par la puissance de l'or, et par les trames de la ruse. Il n'est pas de langue capable d'exprimer cette nuée de traits, cette agitation des ondes. Telle était la dangereuse situation où se trouvaient alors les affaires, et même n'avons-nous pu que faiblement en représenter le danger; disciples et docteurs couraient les mêmes risques, tous étaient également menacés. Si les uns avaient eu le calme pendant que les autres subissaient la tentation, les premiers auraient pu consoler et raffermir les seconds; mais tous, je le répète, étaient poursuivis et frappés. A cette vue beaucoup de faibles se sentaient ébranlés, tombaient dans l'indolence, vivaient dans de continuelles anxiétés. N'apercevant que dans l'avenir les biens promis par la prédication, le royaume, la résurrection, l'incorruptibilité; et se voyant actuellement en butte aux tourments, aux chevalets, aux fournaies, aux prisons, aux guerres, aux inimitiés, aux répulsions, aux dangers, à la mort même; voyant de plus leurs docteurs jetés dans les cachots ou traînés dans les synagogues, partout accablés d'outrages, ils étaient comme sous une grêle incessante de maux, plongés dans une nuit profonde, sans possibilité d'en sortir et par là même profondément bouleversés.

Remarquez cependant comme l'Apôtre les relève avec un seul mot. C'est ce qu'il fait également dans une autre épître : «Raffermissiez les mains qui tombent de découragement et les genoux qui chancellent.» (Heb 12,1) Il faut entendre ces paroles non des genoux et des mains visibles, mais bien des pensées qui penchent et succombent sous les épreuves accumulées. A ses conseils il ajoute la plus grande des consolations : «Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, il ne saurait tarder.» (Ibid., 10,37) Comme ce n'était cependant qu'en espérance, il les encourage d'une autre façon, non par des exemples étrangers, mais par leur propre exemple. «Souvenez-vous des premiers jours, alors que venant d'être illuminés, vous avez soutenu le grand combat des souffrances.» (Ibid., 32) Sachez respecter votre passé, vos bonnes œuvres; puisiez en vous-mêmes la force et la consolation; faites que la fin ne soit pas indigne du commencement. – Après les avoir exhortés de ces deux manières, il les stimule par un dernier trait. Et lequel ? En leur déclarant que les fers contribuent à l'affermissement de l'Evangile. Ce ne sont pas seulement les morts ressuscités, les lépreux guéris, les démons chassés qui rendent témoignage à la vérité de la prédication; ce sont aussi nos chaînes. – Et comment, je vous prie, expliquer cette étrange parole, qu'on prendrait volontiers pour une énigme ?

Ecoutez dans quel sens il faut l'entendre. Si nous prêchions sans aucun danger, sans avoir rien à souffrir de fâcheux ou de pénible, les hommes toujours disposés à nous jeter le blâme pourraient suspecter notre enseignement; mais, persécutés comme nous le sommes, exilés, poursuivis par le fer et le feu, jetés dans les précipices, souffrant des maux qu'on ne saurait énumérer, et cependant De nous laissant pas vaincre, puisant même dans la douleur un nouveau courage, nous démontrons pleinement à ceux-là même qui s'obstinent dans l'impudence, que nous sommes les prédicateurs de la vérité, que nous portons en nous une forme de vine, seule capable d'alléger ce terrible fardeau, de nous élever au-dessus de toutes les tribulations dans l'exercice de notre ministère; et que c'est enfin là ce qui nous a menés à la victoire, malgré tant d'empêchements et notre petit nombre. Si quelqu'un veut pleinement se convaincre qu'une force divine agit en nous, qu'il examine nos épreuves, nos périls, nos chaînes et nos prisons. Il n'appartient pas à la force humaine de triompher au milieu de tels précipices, de naviguer à travers ces ondes furieuses, de passer sous cette grêle de traits; cela n'appartient qu'à l'invincible puissance de Dieu. Donc la chaîne est la confirmation de l'Evangile, non seulement pour les spectateurs, mais encore pour les victimes; elle manifeste et corrobore notre dévouement, elle nous élève au-dessus de toutes les embûches, De là ce que Paul disait : «La tribulation produit la patience, la patience fait l'homme éprouvé, l'épreuve sert de fondement à l'espérance, et l'espérance ne confond pas.» (Rom 5,3-5)

5. Voyez-vous comment la tribulation confirme l'Evangile ? Aussi, comme l'Apôtre demandait ailleurs d'être délivré des tentations, et dans ce but revenait souvent à la charge, lui fut-il répondu : «Il te suffit de ma grâce; car ma puissance se montre tout entière dans l'infirmité.» (II Cor 12,9) Il appelle infirmité les persécutions, les tentations, les dangers, les embûches, les peines de tout genre. Voici quelle est sa pensée : «J'aurais pu te mettre à l'abri de tout cela, prévenir la guerre, apaiser les flots; mais je ne l'ai pas voulu, afin de faire mieux éclater ma puissance.» – Elle ne se serait pas ainsi démontrée sans de telles épreuves; les épreuves étant arrivées, et se trouvant impuissantes, la manifestation est décisive. Ce n'est pas le pilote qui sait guider son vaisseau sur une mer tranquille, c'est celui qui sauve les passagers à travers les écueils, les flots et les vents déchaînés, que nous appelons un habile pilote. Ainsi du médecin qui dispute avec succès la vie du malade à des maladies compliquées; du général qui remporte la victoire quand il est de toute part accablé par des ennemis; du berger qui ramène son troupeau dans l'étable, après avoir lutté contre des loups et d'autres ravisseurs sans nombre. Il en est de même ici : ce qui frappe le plus d'admiration, c'est que les fidèles aient triomphé parmi tant de souffrances et qu'ils l'aient emporté sur leurs oppresseurs. Quand les Juifs eurent emprisonné Pierre, le fondement de la foi, et Jean, le fils du tonnerre, songez à quelles incertitudes ils étaient livrés, après les avoir fait sortir de la salle du conseil. En leur absence, ils se dirent ouvertement entre eux : «Que ferons-nous de ces hommes ?» (Ac 4,16)

Les Juifs, qui s'étaient abreuvés du sang des prophètes, ce peuple ivre de rage et de frénésie, qui non contents d'immoler les prophètes, avaient renversé les autels, qui se montraient plus féroces que les bêtes sauvages, qui récemment encore, avaient répandu le sang du Seigneur jusqu'à la dernière goutte, en l'attachant à la croix; ces mêmes Juifs se sont maintenant emparé de deux pauvres pêcheurs sans instruction, simples, obscurs, plus muets que des poissons, dont l'un n'avait pas même su braver les menaces d'une faible servante; ils les tiennent au milieu d'eux étroitement garrottés, dénués de tout, sans aucune ressource

pécuniaire, n'ayant ni la force du corps ni celle de l'intelligence, ni l'art de parler ni l'éclat de la naissance, ni la protection d'une puissante patrie, voués à l'exercice de la pêche, plongés dans une extrême pauvreté; et les voilà ne sachant qu'en faire, et disant : «Que ferons-nous de ces hommes ?» Quelle grande chose que la vertu ! N'est-il pas évident que les tribulations sont la confirmation de l'Évangile ? Les magistrats leur disent : «Ne vous avons-nous pas formellement défendu de parler en ce nom ? Vous voulez donc attirer sur nous le sang de cet homme ?» (Ac 5,28) Si ce n'est qu'un homme, que craignez-vous ? S'il est Dieu, pourquoi ne l'adorez-vous pas ? Ne vous êtes-vous pas écrié naguère : «Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants ?» (Mt 27,25) D'où vient que vous redoutez ce sang à l'heure présente, d'où vient l'agitation qui s'est emparée de votre esprit ? N'avez-vous pas lié, flagellé, crucifié cet objet de votre haine ? Ne l'avez-vous pas vu mort, détaché de la croix, enfermé dans le sépulcre, caché dans la terre ? N'avez-vous pas sur ce sépulcre apposé votre sceau, gagné les soldats à prix d'argent, répandu le bruit que ses disciples avaient dérobé son corps ? Je vous le demande encore, que craignez-vous ? Pourquoi cette terreur que son sang vous inspire ? – Vous le voyez, la vérité brille de toute part.

Comme après tant de manœuvres, ils sont témoins des progrès de la foi nouvelle, de ces commencements splendides, plus éclatants que les rayons du soleil, présage certain qu'elle s'emparera bientôt du monde entier, qu'elle détruira l'erreur de fond en comble, que l'erreur déjà ne peut en soutenir l'ineffable puissance; ils sont saisis de frayeur, ils tremblent devant leurs prisonniers, qu'ils condamnent, flagellent, entourent de pièges à leur gré, devant deux hommes seuls, et les plus simples des hommes. C'est pour cela que Paul voit dans les tribulations l'affermissement de l'Évangile; c'est pour cela qu'il écrit dans une autre lettre : «Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes frères, que les choses qui me sont arrivées ont contribué puissamment au progrès de l'Évangile; car beaucoup de nos frères dans le Seigneur, ranimés par mes chaînes, l'annonçaient avec plus de fermeté, sans aucune crainte, et répandaient avec plus d'abondance la parole de Dieu.» (Phil 1,12-14) Qui jamais a vu, qui jamais a ouï dire que les chaînes inspirent la fierté, augmentent la confiance, non seulement du captif, mais encore de ses disciples ! Il en était ainsi néanmoins : la prédication s'étendait de plus en plus par les obstacles mêmes; et, tandis que le maître était accablé, en butte à la violence, entouré de pièges, chargé de fers, les disciples redoublaient d'assurance, d'élan et d'énergie. Vous louez les paroles ? Ah, plutôt, imitons la générosité, retraçons la vertu; que rien ne nous abatte, ne nous laissons troubler par aucune tribulation. Elles sont les ressorts de la piété, les ailes de la philosophie céleste; elles nous rendent plus forts, elles nous rendent invincibles; elles nous donnent un plus grand crédit auprès de Dieu, nous attirent plus largement sa bienveillance, fortifient la grâce en nous. Si nous voulons obtenir tous ces avantages, sachons tout supporter, je vous en conjure, rendons en tout gloire à Dieu, à qui revient la gloire, l'honneur, la puissance, en même temps qu'à son Fils unique et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.